
Une écriture consciente d'elle même, de quoi est elle consciente ?

Olivier Chantraine



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/2709>

DOI : 10.4000/edc.2709

ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université Lille-3

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1993

Pagination : 89-97

ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Olivier Chantraine, « Une écriture consciente d'elle même, de quoi est elle consciente ? », *Études de communication* [En ligne], Supplément 1993 | 1993, mis en ligne le 30 décembre 2011, consulté le 25 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/edc/2709> ; DOI : 10.4000/edc.2709

Ce document a été généré automatiquement le 25 avril 2019.

© Tous droits réservés

Une écriture consciente d'elle-même, de quoi est elle consciente ?

Olivier Chantraine

- 1 Dans le n° 13 de *Etudes de Communication*, nous avons capitalisé une histoire - de recherche, d'intervention, de pratiques de formation - jalonnée notamment par diverses journées de travail avec des partenaires universitaires et professionnels: en particulier celle dite « Ecriture et travail social » à l'IUT B de Lille III, celle d'Ecart - à paraître -, nous avons eu à ce moment-là l'opportunité de contribuer à l'émergence d'une problématique de l'écriture « professionnelle ». Fort heureusement nous avons pu proposer nos avancées en même temps que des travaux issus d'autres équipes, produits par d'autres chercheurs, cette variété elle-même semblant l'indice de la pertinence de notre sujet d'étude.
- 2 Depuis, et parallèlement, les choses vont vite en termes de structuration et valorisation de la recherche, de sorte que le continent méconnu de l'écrit et de l'écriture dans les pratiques professionnelles non-littéraires est en train de faire l'objet d'une redécouverte, d'une ré-évaluation. En ont témoigné, récemment, les diverses interventions qui ont été présentées dans le cadre de « Langage et Travail », lors de la journée « Les écrits au travail », où, notamment, Sophie Pène lança la métaphore d'une « énonciation feuilletée » spécifique de certains écrits professionnels, et de la journée consacrée au paratexte par le GRAM en Nov 92, où planait l'idée que le texte, comme institution, allait bientôt mourir et se voir supplanter par le paratexte, comme en d'autres temps les textes sacrés étaient mis hors d'usage par les commentateurs.
- 3 Beaucoup d'autres choses changent ou se mettent en place dans le paysage de la recherche. Les naïvetés du tout-oral et du tout-hardware n'ont plus guère d'adeptes, notamment parmi les chercheurs en Sciences de l'Information et la Communication. Les idées, plus opératoires se sont maintenant imposées que les problématiques de l'audio-visuel, comme de l'informatique ne se substituent pas dans les études de communication aux problématiques de l'écrit et de l'écriture, mais doivent y être articulées : rôle de l'écriture dans la production et la réception médiatique (Eco), modification des pratiques d'écriture par l'assistance informatique (D. Carré).

- 4 Simultanément dans divers secteurs de pratiques professionnelles et communicationnelles on assiste à une prise de conscience de l'écriture. L'ébranlement des distinctions les plus solidement institutionnalisées quant aux écrits et pratiques d'écriture ne concerne d'ailleurs pas le seul secteur « professionnel », puisque l'on assiste parallèlement à la naissance du souci d'un statut public pour l'écriture intime (Association pour l'Autobiographie - cf l'Ane Oct-dec 92)...
- 5 En ce qui me concerne, je suis amené à participer de ces évolutions d'une part par ma collaboration aux divers cercles de recherche que je viens d'évoquer, d'autre part par une pratique de recherche-intervention dans la formation des enseignants (à l'IUFM du Nord-Pas-de-Calais) autour du « mémoire professionnel » et de « l'écriture sur la pratique », de recherche-action par la participation au comité de rédaction de la revue VST (revue scientifique et culturelle des équipes de santé mentale éditée par les CEMEA).
- 6 Parallèlement mon enseignement à l'IUP, notamment en maîtrise m'a amené, récemment, à la relecture d'un texte fondateur de Roland Barthes, « Ecrivains-Ecrivants ». Il me fait aussi bénéficier de la masse d'observations, d'interrogations et de documents dont les étudiants sont porteurs.

1 - Énonciation feuilletée, énonciation clivée : le sujet de l'écriture professionnelle

- 7 Je vais commencer par une question apparue lors de la journée « Les Ecrits au Travail », où Sophie Pène, analysant les lettres-types d'un service HLM a proposé d'analyser l'inscription du destinataire sur le papier à lettre institutionnel par la métaphore de l'énonciation « feuilletée ». Cette énonciation « feuilletée » dont parle Sophie Pène est donc celle dont les diverses couches et les divers aspects se disposent sur l'espace de la page du courrier professionnel, en font le « cadre », au sens où Umberto Eco (92) désigne ainsi ce qui dans un texte est présupposé, qu'on ne voit pas sur le moment, dans la mesure où l'informativité immédiate est dans ce qui est « posé », ce qui justement ressort du cadre.
- 8 Ce cadre de l'écriture professionnelle des épistoliers des HLM est la mise en espace, en page, à la fois des appartenances et pouvoirs du sujet signataire et de la déresponsabilisation de la personne concrète, de l'individu signataire, lequel ne signe que « pour » une organisation complexe et structurée. Celle-ci est à la fois exhibée par le papier à lettres et le plus souvent non-lue, non-vue, presque illisible, un peu comme la lettre volée d'Edgard Poe, qu'a, en son temps, commenté Jacques Lacan. On se souvient que celle-ci était, elle aussi, cachée dans un cadre (encadrée), à la fois élément de décor et enjeu camouflé par le mimétisme avec le décor.
- 9 Je ne sais pas si Sophie Pène est grande pâtissière ou plutôt portée sur la circulation automobile : en tout cas elle a dit « feuilletée ».
 - Cela évoque au pâtissier un certain type de pâte, avec des vides et des cloisons, qui menace à tout moment de s'imposer là où l'on essaie vainement de faire une pâte « brisée ». La pâte « sablée » (qui pourrait dans notre contexte faire penser au « bétonné ») est, elle, à l'abri de ce type de menace entropique. Quand ça feuillette, il faut en prendre son parti: jeter ou accepter. Il me semble que celui qui fait une lettre professionnelle est parfois devant ce genre de dilemme.
 - Pour le routier, c'est une affaire de pare-brise, variante particulièrement solide du «

parapluie » que l'on aime ouvrir à l'occasion dans les institutions. En matière de pare-brise, le « feuilleté » c'est une certaine façon de pouvoir absorber les chocs en se fragmentant, se ridant, rendant visible une organisation physique, préventive et préalable, essentielle, d'un bouclier qui, tant que le choc ne s'était pas produit restait transparent, invisible.

- 10 Cette métaphore de l'énonciation feuilletée me semble donc tout à fait riche... Elle permet, par exemple, de comprendre pourquoi tant de longues négociations sont si souvent nécessaires pour créer le papier à lettres d'institutions comme, par exemple un groupe de recherche attaché à une UFR, une Université, mais aussi au CNRS où à l'INRP, sans oublier l'Education Nationale, le ministère de la Recherche, la République Française et toute une série de structures intermédiaires et indispensables... Combien d'entre nous ne sont-ils pas ainsi contraints, à l'oral, de restituer, sous une forme laborieusement linéaire, ce qui se met au contraire si bien en page à l'écrit quand un - ou une - adepte forcenée de la « clarification des implications » somme : « tu parles d'où, toi ? Tu travailles dans quel cadre ? »
- 11 Cette énonciation feuilletée a, me semble-t-il, sa logique propre dans l'élaboration de la représentation des organisations et institutions, aussi bien à l'interne qu'à l'externe, elle est à construire dans son interaction avec la signature (B. Fraenkel).
- 12 D'un autre point de vue, elle est un emblème de ce que j'ai, pour ma part, thématiqué, plus ou moins implicitement (*Etudes de Communication* n° 13) comme le clivage du sujet de l'écriture professionnelle.
- 13 C'est le problème pour le sujet de l'écriture professionnelle de « se » fonder et de « se » mettre en je(u) dans cette écriture en tant qu'individu en quête de professionnalité se référant à des normes socio-discursives concurrentes, contradictoires mais solidaires, co-présentes.
- 14 L'énonciation feuilletée que décrit Sophie Pène est un aspect de l'inscription du destinataire dans le document, et un aspect de l'inégalité destinataire/destinataire qui fait sans doute, pour ce dernier, l'un des sens principaux de ce genre d'écrit: inégalité institution/usager et parfois spécialiste/jobard.
- 15 On pourrait risquer l'idée d'une relation métaphorique entre cette inégalité sur papier et les inégalités dans les relations de guichet décrites par certains sociologues américains. Celui qui a voyagé aux Etats-Unis se souvient sans doute de ces lignes jaunes et de ces cordons rouges, avec piliers et pompons, qui délimitent l'espace marginal, lent et canalisé de l'utilisateur debout et l'espace du guichetier assis, mobile, assisté d'ordinateurs actif, plus ou moins ergonomique. Ceci : à la poste, chez Hertz, dans les musées, au bureau de police, tellement partout que, comme du papier à lettres, ça ne se voit pas, sauf quand on finit par ne plus voir que ça...
- 16 L'énonciation clivée dont je parle prend le problème à un autre bout. Elle concerne au premier chef la production du texte professionnel en tant qu'elle est, simultanément, élaboration et représentation de la professionnalité. Elle concerne principalement l'auteur du texte, l'auteur que le texte fait exister, dont il manifeste l'existence mais aussi l'auteur sans lequel ce texte ne pourrait exister. Elle concerne la dimension réflexive de l'écriture professionnelle, celle qui fait que cette écriture élabore la fiction du professionnel, d'abord pour lui-même, mais aussi pour son destinataire, pour les institutions de référence et l'espace public, fragmenté, dans laquelle le professionnel agit, écrit, et témoigne.

2 - Relecture du texte écrivain-écrivains de Roland Barthes : l'assomption de l'écriture professionnelle et la mise au risque de la lecture critique

- 17 C'est à ce point de ma problématique que je retrouve le texte de Roland Barthes.
- 18 Dans un article de 1960, que l'on peut lire aujourd'hui dans son recueil *Essais critiques* et dont la célébrité a largement dépassé le cercle de ses premiers destinataires, Roland Barthes lança l'idée de distinguer dans leur rapport à l'écriture des « **écrivains** » et des « **écrivants** ». Il décrit et distingua soigneusement leur rôle respectif.
- 19 D'un côté les écrivains, personnages sacrés participant d'une institution nommée « Littérature » se vouent aux rituels et exercices de l'écriture. Leur rôle est de produire une oeuvre réflexive, qui interroge le souci de cette oeuvre elle-même, ainsi que l'élaboration, l'enfantement douloureux du personnage de l'auteur. Il leur est reconnu la mission la plus haute: celle de prêtres, artisans et gardiens de « la » langue, trésor commun de la nation mais qu'eux seuls peuvent prendre le risque de se brûler les doigts en expérimentant le processus de sa recreation permanente. En échange de cette charge exorbitante, ils sont exonérés de toute autre responsabilité, que ce soit à l'égard des moeurs, de la vie politique ou de la science. Il leur est même fortement conseillé de rester à l'écart de ces préoccupations mondaines, de ne pas « s'engager ».
- 20 De l'autre, les écrivants : ceux-là écrivent aussi, mais pas une « oeuvre », ils se contentent de produire et mettre en circulation des écrits, leur langage est outil, instrument de communication, et il serait mal venu de les interroger sur leur art. Responsables de ce qu'ils font, des effets pragmatiques - enseignement, témoignage, connaissance - de leur écriture, ils sont comptables de leurs actes devant le monde et toutes les institutions à l'exclusion de celle de la langue. A cette dernière, il ne doivent que la référence suffisante à la norme orthographique... Le critique n'a rien là à se mettre sous la dent. Leur écriture n'est qu'un véhicule, ça circule, il n'y a rien à voir.
- 21 En conclusion, il montrait l'inéluctable bâtardise qui donne naissance à « l'écrivain-écrivant », où certains ont voulu voir une dimension autobiographique. Ce dernier « écrirait sans écrire », « communiquerait de la pensée pure sans que cette communication développe aucun message parasite ».
- 22 Par ce texte ambigu il ouvrait une brèche, ou plutôt plusieurs brèches.
- 23 D'abord il montrait qu'il y avait quelque chose à étudier, un domaine jusqu'ici inexploré : celui des pratiques d'écriture, de l'énorme masse des écrits de ceux qui ne se revendiquent pas écrivains, ne s'inscrivent pas dans l'institution littérature.
- 24 Ensuite il donnait une dignité, un nom à tous ceux qui écrivent sans bénéficier de la reconnaissance de l'institution littéraire : édition, critique, lectorat, sciences philologiques.
- 25 Les mots sont restés, et on les trouve sous beaucoup de plumes. Mais, curieusement, la problématique, elle, a été largement oubliée, ou citée à contresens. Aujourd'hui on dit : « je ne suis qu'un écrivain, mais quand même j'écris et tant pis si ce n'est pas terrible, mais c'est important pour moi ». Le mot « écrivain » est de plus en plus utilisé pour désigner une sorte d'écrivain amateur, du dimanche, faussement naïf.

- 26 Mais en même temps qu'il ouvrait ces brèches, Barthes contribuait à empêcher qu'elles ne s'élargissent trop, à ce que trop « d'écrivains » ne s'y engouffrent. En fait il ne désignait que les professions lettrées : savants et universitaires en particulier.
- 27 Mais le mal était fait... D'autant que d'autres contribuaient à leur manière à lézarder l'édifice qui séparait littérature et écriture non-littéraire. D'un côté des théoriciens trouvaient de la littérarité dans les textes les plus quotidiens, d'un autre fleurissaient les ateliers d'écriture de toutes idéologies, de toutes pratiques. Enfin les conditions techniques et sociales de l'accès à l'écriture étaient modifiées par les progrès de la scolarisation de masse, l'élévation considérable du nombre de non-illettrés et la banalisation des instruments de traitement électronique des textes.
- 28 Ils sont nombreux aujourd'hui, dans nombre de secteurs socioprofessionnels, notamment dans ceux de la santé mentale et du travail social, à avoir pris conscience de leur écriture. Ils faisaient des écrits comme Monsieur Jourdain de la prose, sans le savoir, mais maintenant ils le savent.
- 29 Voilà qui change la question : d'une part, une écriture consciente d'elle-même retrouve inéluctablement les soucis qui travaillaient jusque-là le seul écrivain, et qui viennent s'ajouter aux soucis pragmatiques et conjoncturels de l'exercice du métier. Son écriture le fonde comme sujet au travail, structure son rapport à la pratique, transforme ses relations aux collègues, au client, et à lui-même. Plutôt que « l'écrivain-écrivain » dont Barthes signalait l'apparition, il s'agit, semble-t-il, d'un autre hybride : « l'écrivain-écrivain ».
- 30 Une série de questions, théoriques et pratiques, se trouvent ainsi focalisées d'une manière différente :
- a) au niveau de l'analyse théorique de la littérarité (Jakobson, Barthes...) : la frontière institutionnelle entre littérature et non-littérature, livre et non-livre est remise en cause par la nécessité de critiquer la littérarité dans d'innombrables textes relevant du quotidien professionnel. La problématique du paratexte de Philippe Lane ne manque pas là d'intérêt.
 - b) au niveau des pratiques et de la conscience de leur pratique par les sujets : ateliers d'écriture de toutes idéologies et de toutes obédiences, stratégie de publication de professions jusqu'ici illisibles, restructuration de la relation écriture privée/écriture publique. De plus en plus de personnes amenées à écrire pour des raisons professionnelles se posent de ce fait le problème de l'écriture d'une manière plus essentielle, ce qui n'est pas sans effet sur leur écriture au travail.
C'est en partie à quoi nous nous sommes frottés, avec Pierre Delcambre dans le cas de l'étude sur l'Agora, c'est ce dont témoigne, par ailleurs l'activité d'associations telles que « Ecrits-psy Lyon ».
 - c) au niveau de la perception publique des écritures: le cas de la publicité, et de la stratégie de la réflexivité pour conquérir le statut de pratique artistique.
 - d) dans le rapport de ces écrivains-écrivains à la recherche critique. Il y a une dizaine d'années, nous rencontrions, par exemple, parfois, des difficultés à faire exister un enseignement critique et non seulement instrumental, pseudo-technique, de l'écriture dans une formation professionnelle. La demande en « phrases sujet-verbe-complément », en « technique de traduction des idées et intentions en mots et paragraphes », voire en « recyclage orthographique » était massive ... et masquait assez efficacement les réels problèmes. Surtout ceux qui se voulaient professionnels revendiquaient haut et fort le

statut de « non-écrivains ». Cela leur permettait de dire et parfois d'écrire à peu près ce langage dont j'hésite s'il était seulement naïf ou aussi jésuitique ou machiavélique:

«Ce que nous faisons, ce n'est pas de l'écriture, puisque c'est une écriture contrainte, que nous n'écrivons pas en toute liberté. Ce n'est qu'un outil. La question n'est pas dans l'outil mais dans ce que nous en faisons»

- 31 Il s'agissait en fait d'une tentative pour encaisser les bénéfices de l'exclusion de la vraie écriture: n'étant pas « écrivains » ces « pro » voulaient échapper à la critique. Ils n'avaient pas lu le texte de Barthes, bien sûr, mais les choses se passaient comme s'ils en tiraient une conséquence habile... Ce qui, au passage, est un argument assez fort pour affirmer le caractère pertinent des repères de la problématique barthésienne.
- 32 Aujourd'hui, au contraire, de plus en plus de milieux professionnels sont ouverts à l'idée de recherches critiques sur leur écriture. Beaucoup sont prêts à en prendre le risque. Quelle est là la part de stratégie de reconnaissance et celle de l'interrogation critique authentique, ce sera aux chercheurs à analyser mieux la demande.

3 - Les écritures professionnelles dans l'espace public: projets politiques, utopies, compromis.

- 33 Il reste donc que des groupes professionnels jusqu'ici non reconnus comme lettrés font irruption dans l'espace institutionnel et théorique de l'écriture. D'où :
 - a) des risques importants de confusions pour les chercheurs : quelques concepts apparaissent comme devant être sérieusement travaillés. Par exemple, d'être appliquée à une réalité plus vaste et protéiforme, la notion de « texte », ne reste pas indemne... On est souvent confronté, dans les discussions à quelque chose comme un deuil du « texte », lié au scandale de devoir comparer ce qui n'est pas comparable, étudier avec les mêmes instruments la quatrième de couverture et le roman, le blème courrier des HLM et *Les Liaisons Dangereuses*. L'écoute des paroles poétiques échappées de l'amas des textes industriels (Legendre) produit un effet de désacralisation de la poésie, la vraie. On a envie de proposer là un slogan pour inviter à sortir du nominalisme et de l'essentialisme : « ceci n'est pas un texte ! » pourrait être un remake de « en finir avec les chefs-d'oeuvre ».
 - b) l'apparition de stratégies originales de publication et de création. Notamment des pratiques éditoriales tendant à faire exister dans des revues - ou du littéraire réflexif a souvent sa place - un espace d'écrits et d'écriture, une intertextualité dans l'immanence de laquelle s'élaborent les identités, expressions et créations professionnelles.
 - c) la complexification de « l'espace public perpétué, élargi et fragmenté.
- 34 Une écriture consciente d'elle-même, c'est souvent une écriture qui cultive le souci d'un rôle à jouer dans l'espace public et critique. De sorte qu'apparaissent dans l'espace public « des écritures » plus ou moins auto-proclamées et revendicatives, plus ou moins effectivement travaillées et représentatives. On assiste alors à la multiplication des problèmes de traduction, de « réemploi » dirait Pierre Delcambre, des énoncés sociolectaux, dont j'ai indiqué quelques paradoxes dans mon intervention au Congrès de la SFSIC (Lille - 92).
- 35 Le dossier « Ecriture » que publiera VST à la fin de ce mois, et dont j'ai assuré la coordination, est ainsi traversé de part en part des questions de l'existence, du besoin et

de la légitimité d'une « écriture infirmière » ! Derrida s'attendait-il à une telle incarnation sociale de la « pharmacie de Platon » ?

- 36 De nombreux groupes professionnels sont tentés par la revendication d'une sorte de droit de suite: assignés à certaines tâches et prestations dans la division sociale de travail, ils auraient une sorte de droit de préemption sur la mise en forme et en texte des pratiques, des événements, des gestes, des situations et des techniques liées à ces tâches et prestations.
- 37 Au contraire certains projets éditoriaux se construisent sur le refus de ce type frileux de corporatisme: projets d'écriture plurielle. L'écriture consciente d'elle-même apparaît alors comme une écriture qui sait ne pouvoir vraiment aboutir si elle est confisquée.

BIBLIOGRAPHIE

Barthes, Roland, (1964), *Ecrivains-écrivains* in Essais critiques Seuil.

Chantraine, Olivier et Delcambre, Pierre, (et alii), (1992), *Ecritures et Champs Professionnels* - Etudes de Communication n° 13 Université de Lille III.

Chantraine, Olivier, (coord.), (sept-oct 1993), *Ecriture et psychiatrie* in VST n° 29. éds. CEMEA Paris, pp. 7-37.

Oury, Jean, (1992), *L'aliénation* Galilée.

RÉSUMÉS

Bilan des recherches récentes sur l'écriture professionnelle et interrogation sur la conscience qu'a l'écriture professionnelle d'elle-même. L'auteur s'interroge sur la conscience que ceux qui écrivent dans un cadre professionnel ont de la littérarité de leurs écrits.

INDEX

Keywords : professional writing, linguistics, occupational sociology, literarity, author, statement

Mots-clés : écriture professionnelle, linguistique, sociologie du travail, littérarité, auteur, énonciation

AUTEUR

OLIVIER CHANTRAINE

Olivier Chantraine, IUP-INFOCOM LILLE III